

## 415. Londres, Vendredi 18 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

### Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Politique \(Turquie\)](#), [Relation François-Dorothée](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Présentation

Date 1840-09-18

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- J'attends mes deux lettres, car j'en aurai deux aujourd'hui. J'ai eu mon courrier cette nuit
- la tempête a été l'une des plus violentes qu'on ait vue. Notre steamer sorti de Calais avant-hier, fut obligé de rentrer. Hier il a mis sept heures pour aller à Douvres. J'attends mes deux lettres, car j'en aurai deux aujourd'hui. J'ai eu mon courrier cette nuit

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 527/206-208

# Information générales

LangueFrançais

Cote1162-1163, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

415. Londres, Vendredi 18 septembre 1840

9 heures

J'attends mes deux lettres car j'en aurai deux aujourd'hui. J'ai eu mon courrier cette nuit. La tempête a été l'une des plus violentes qu'on ait vues. Notre steamer, sorti de Calais avant-hier fut obligé de rentrer. Hier il a mis sept heures pour aller à Douvres. Le port de Douvres est encombré. Et il faut, pour que mon cœur soit tranquille, qu'un petit chiffon de papier surmonté tout cela ! Les nouvelles sont à la paix. J'y ai toujours cru, j'y crois toujours. On a bien des incertitudes, dans l'esprit, comme il y a bien des vicissitudes, dans les événements. Pourtant au fond de la pensée, dans son cours habituel quelque chose domine conviction ou instinct. Pour moi, c'est la paix. Ici, on la désire évidemment de plus en plus. S'il y a quelque concession un peu embarrassante à faire, elle se fera à Alexandrie ou à Constantinople. Je devrais dire et au lieu d'ou. Le traité laisse avec grand soin, cette porte ouverte. Les bases d'arrangement entre le Sultan et le Pacha ne font point partie de la convention des quatre Puissances. C'est une annexe qui vient de la Porte seule et que la Porte peut modifier. Le Pacha de son côté ne me paraît point avoir jeté son bonnet par dessus les moulins. Il n'y a plus que des sages dans le monde. Je prends un singulier moment pour le dire. Pourtant je le crois.

En ma qualité de sage, je vais faire ma toilette pour occuper mon impatience. J'attends très dignement ce que je crains. Mais si on voyait avec quel tumulte intérieur j'attends ce que je désire, on ne me trouverait pas si sage que je le dis. On aurait tort. La vraie sagesse consiste à ne s'émouvoir que selon l'importance des choses, et je suis bien sûr que j'ai raison dans l'importance que j'attache à celle qui m'émeut en ce moment. Décidément, je vais faire ma toilette.

Une heure

J'ai mes deux lettres, et il vous en a manqué une. Elle ne vous aura pas manqué. On vous l'aura remise plus tard. Je crois même qu'elle était longue, lundi. Je ne vous écris jamais aussi longuement que je le voudrais ! Ni vous non plus à moi. Certainement c'est absurde, absurde et intolérable. Je le sens mieux tous les jours. Mais vous avez tort dans votre égoïsme. Vous ne risquez, vous ne perdez jamais rien dans aucune situation. Partout, toujours mon regret, mon désir est le même. Ceux que j'aime le mieux, je les aime pour eux. Vous, je vous aime pour moi. Est-ce assez ?

Voilà donc la grande duchesse Marie cousine germaine de M. Demidoff. Cousine germaine par alliance. Les Bonaparte se remuent partout. Ici encore, pour tirer de prison leur Empereur Louis. C'est bien dommage que le sentiment du ridicule soit mort. Il aurait de quoi s'exercer. Mais de notre temps le ridicule s'est mêlé à la grandeur, à la tragédie, et cela le tue. J'ai fait comme vous hier au soir ; je me suis couché de bonne heure, à 10 heures et demie. Je n'étais pas sorti. J'avais joué au Whist. Je me fais pitié, pitié comme tristesse, pitié comme décadence. Des soirées

si charmantes ! Bonheur à part, je ne puis souffrir de passer mon temps pour le passer, sans y rien recevoir cousine germaine de M. Demidoff. Cousine germaine par alliance. Les Bonaparte se remuent partout. Ici encore, pour tirer de prison leur Empereur Louis. C'est bien dommage que le sentiment du ridicule soit mort. Il aurait de quoi s'exercer. Mais de notre temps le ridicule s'est mêlé à la grandeur, à la tragédie, et cela le tue.

J'ai fait comme vous hier au soir ; je me suis couché de bonne heure, à 10 heures et demie Je n'étais pas sorti. J'avais joué au whist. Je me fais pitie, pitié comme tristesse, pitié comme décadence. Des soirées si charmantes ? bonheur à part, je ne puis souffrir de passer mon temps pour le passer, sans y rien recevoir, sans y rien mettre qui me satisfasse et qui me plaise. Le temps, ce trésor si grand, qui s'écoule si vite, le dépenser pour rien, avec personne ! Cela me choque. Je rentre dans ma chambre honteux, petit. Quand au contraire mon temps a été bien rempli, rempli au gré de mon âme, quand le chêne a bien ouvert ses feuilles, et bien joui du soleil, je me retire, je me couché, je m'endors content et fier, animé et reposé. Je dis adieu non sans regret, mais sans amertume à ces belles heures passées. C'est toujours triste de belles heures qui ne sont plus. Mais elles ont été belles ; elles ont eu leur part des dons de Dieu, des biens de la vie. Ce quelles deviennent, où elles vont en s'enfuyant, je ne le sais pas ; le passé comme l'avenir est un mystère, un sanctuaire où notre vue ne pénètre point. Mais quand la portion de nous-mêmes qui disparaît dans ce sanctuaire a été charmante, il en reste une ombre charmante qui ne nous quitte plus. Je l'avais près de moi chaque soir cette ombre d'un jour plein, d'un jour heureux. En le regrettant, j'en jouissais encore. Je ne regrette plus rien, et mes journées tombent derrière moi, sans que j'y pense, sans que je tourne une seule fois la tête pour y regarder.

### 3 heures et demie

Je vous ai quittée. Je vous désirais trop. Je ne vous reviens que pour vous dire adieu avant de sortir. Je vais faire deux ou trois visites. J'irai probablement voir lady Clanricard. Elle m'a dit qu'elle serait chez elle à cinq heures. Ce soir, j'aurai mes diplomates qui joueront au Whist. Lady Palmerston m'a dit que cela leur plaisait fort, mais que c'était bien dommage que je n'y eusse pas quelques femmes. Je ne trouve pas que ce soit dommage. Adieu. Adieu. Adieu, me plaît, mais ne me contente pas. Adieu.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 415. Londres, Vendredi 18 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-09-18

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 25/12/2025 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/459>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Vendredi 18 septembre 1840  
Heure 9 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

---

Audru - Vendredi 18 Septembre 1840  
9 heures

es qui  
nd, qui  
on, avec  
ne dans  
un contrain  
au gré  
hui ouvert  
je me  
ent et fin,  
, sans  
belles  
le belle  
et été  
lors de Dieu,  
rums, où  
sai pas;  
mystère, un  
tre point.  
me qui  
é charmante  
qui ne  
moi,  
plein, d'un  
en j'ouïs,

J'attends une deux lettres, les  
j'en ai reçues deux aujourd'hui. J'ai en mon  
tournis cette nuit. La tempête a été l'une des  
plus violentes qu'on ait vue. Notre Steamer, sorti  
de Calais avant hui, fut obligé de rentrer hier,  
il a mis Sept heures pour aller à Douvres. Le port  
de Douvres est encumberé. Et il faut, pour que  
mon navire soit tranquille, qu'un petit chiffon  
de papier surmonte tout cela !

Les nouvelles vont à la paix. J'y ai toujours  
croi, j'y crois toujours. On a bien des incertitudes  
dans l'esprit, comme il y a bien des vicissitudes,  
dans le événement. Poursuit au fond de la paix,  
dans son cours habituel, quelque chose devra me  
conviction me instiller. Pour moi, c'est la paix.  
Ici, on la desire évidemment de plus en plus.  
Si y a quelque concession un peu embarrassante  
à faire, elle sera faite à Alexandrie ou à  
Constantinople. Je devrai dire et au lieu d'au  
Le traité laisse, avec grand soin, cette porte  
ouverte. Les bases d'arrangement entre les deux

et le Pacha ne peut point perdre de la concession pour croire j'a-  
dois quatre puissances. C'est une Europe qui vient vous venir ? Si  
de la Porte Sultane, et que la Porte peut modifier. C'est absurde  
Le Pacha de son côté ne me parait point avec moins bon  
jeûne son honneur pas assez le mondial. Il votre opinion  
soit à plus que des Sages dans le monde. Je prends jamais rien  
en singulier moment pour le dire. Pourtant toujours, mon  
je le crois. En ma qualité de Sage, je vais leur que j'ai  
faire ma toilette pour occuper mon impatience. Où, je vous  
l'attends lui dignement ce que je crois. Mais  
Si on vaugot avec quel tumulte intérieur  
j'attends ce que je devine, on me me trouverait  
pas de Sage que je le dis. On aurait tort.  
La vraie Sagesse consiste à ne s'assouvir  
que selon l'importance de chose, et je suis  
bien sûr que j'ai raison dans l'importance  
que j'attache à celle qui m'occupe en ce  
moment.

Decidé now, je vais faire ma toilette.

Une heure.

J'ai une longue lettre, et il me vous en a  
manquée une. Elle me vous avez pas manqué. Comme deux  
Be vous, l'accès remise plus tard. Je crois  
que ma quille était longue, lundi. J'en

Voilà à  
l'autre glem  
germaine p  
remière po  
prison lues  
que le Sout  
aurait de pe  
le rividale i  
tragédie, et

J'ai fa  
couche de  
De n'importe pa  
une fois pili  
comme deux  
bonheur à p  
mon trou p

la conversation pour être jamais aussi longuement que je le  
veux. Je vous veux plus à moi. Nécessairement  
et modifiée. C'est abrégée, abrégée et intolérable. De ce jour  
je veux avec moins tout le jour. Mais vous avez les dan-  
ses. Et votre orgueil. Vous ne risquez, vous ne perdez  
de temps jamais rien dans aucune situation. Partout,  
toujours, mon regret, mon désir en le même.  
Je vous leux que j'aime le mieux, je le aime pour sur-  
tout. Vous, je vous aime pour moi. Est-ce ainsi ?

ainsi. Mais

ceux

renverront

autant.

Il renverrait

je suis

partante

... et

celle.

Voilà donc la grande échecesse. Marie-  
Louise-germaine de M. Demidoff. Cousine  
germaine par alliance. Le Bonaparte se-  
demande pourquoi. Il enroule, pour faire de  
prison l'empereur Louis. C'est bien dommage  
que le soutien du régicide soit mort. Il  
aurait de quoi s'occuper. Mais, de notre côté,  
le régicide s'est mêlé à la grandeur, à la  
tragédie, et cela le lui.

J'ai fait comme vous, hier soir; je me suis  
couche à bonne heure, à 10 heures, et dormi.  
Je n'en ai pas sorti. J'avais joué au whist. Je  
me suis pris, pris comme bistro, pris  
comme décadence. Les soirs, si charmants !  
Bientôt à part, je me suis souffrit de passer  
mon temps pour le passé, sans y rien recevoir,

Jam y n'ais mette qui me satisfasse et qui  
 me plaist. Le tout, le trésor si grand, qui  
 devra si vite, le dépousser pour rien, avec  
 personne ! cela me choque. Je m'assis dans  
 ma chambre hantée, petit. Quand au contraire,  
 mon cœur a été bien occupé, rempli au gre  
 de mon ame, quand le cheveux a bien ouvert  
 ses feuilles et bien joui du soleil, je me  
 relâche, je me couche, je m'endors toutefois un peu,  
 animé et reposé. Ce qui adieu, sans doute  
 regreter mais sans amertume, à ces belles  
 heures passées. C'est toujours triste de belle  
 heures qui ne sont plus. Mais elles ont été  
 belles ; elles ont en leur place été, dans ce Dieu,  
 des biens de la vie, le qu'il devient, où  
 elles vont en s'enfuyant, je ne le sais pas ;  
 le passé, comme l'avon, fut un mystère, un  
 sanctuaire où notre vie ne pénétra point.  
 Mais quand la portion de nous-mêmes qui  
 disparaît dans ce sanctuaire a été charmante  
 il en reste une ombre charmante qui ne  
 nous quitte plus. De l'autre, près de moi,  
 chaque fois, cette ombre d'un jour plein, d'un  
 jour heureux. En la regardant, j'en jouissais

, je me  
 tourne cette  
 plus violente  
 de l'âge, et  
 il a mis sur  
 de Douvres  
 mon cœur et  
 de papier.

Ainsi nous  
 trou, j'y crois  
 dans l'espérance  
 dans le cœur  
 dans son con-  
 tentement et  
 Ici, au la  
 Si il y a quel-  
 à faire, elle  
 Constantinople  
 Le temps la  
 ouverte. So

1163

l'heure. Je ne regrette plus rien de mes journées  
Tombées derrière moi sans que j'y pense, sans  
que je tourne une seule fois la tête pour y  
regarder.

3 huit, et demie.

Je vous ai quitté. Je vous dissois trop. Je  
me vous reviens que pour vous dire Adieu  
avant de sortir. Je vais faire deux ou trois  
visites. V'rai probablement voir Lady  
Harcourt. Elle m'a dit qu'elle seoit chez  
elle à cinq heures. Le soir, j'aurai mes  
diplomates qui jouent au whist. Lady  
Palmerston m'a dit que cela leur plairait  
fort, mais que c'étoit bien dommage que je  
n'y eusse pas quelques femmes. Je ne trouve  
pas que ce soit dommage.

Adieu. Adieu. Adieu me plaît, mais ne  
me contente pas. Adieu.